

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Héloïse dans le Métro Propos sur *Héloïse* de Anne Hébert

Jacqueline Ferry

Numéro 21, printemps 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40300ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ferry, J. (1981). Compte rendu de [Héloïse dans le Métro : propos sur *Héloïse* de Anne Hébert]. *Lettres québécoises*, (21), 24–25.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Héloïse dans le Métro

propos sur *Éloïse*
de Anne Hébert

Nous sommes en présence de monstres. Mais ceci n'est pas nouveau, Anne Hébert nous en a donné l'habitude. Héloïse d'ailleurs a tant de charme que Bernard oubliera d'assouvir sa vengeance, il la suivra, acceptera de succomber passivement à « sa douceur terrifiante » à « la séduction d'Héloïse » et à « son charme pervers ». (p. 123)

Le lecteur subit le même sort. Comme Bernard il est le jouet de l'auteur ; fasciné, charmé, séduit. Je plaide coupable et je reconnais que j'ai succombé sans grande résistance. J'ai aimé lire et relire les aventures d'Héloïse et de son acolyte Xavier Bottereau. Pourtant mon sens critique n'a pas été oblitéré et j'essayerai d'analyser ce qui m'a beaucoup irritée dans ce roman, et ce qui m'a déçu.

Il s'agit donc des rapports entre les morts et les vivants. Anne Hébert nous en avertit dès la toute première page du roman, avant même de nous faire visiter l'appartement maléfique.

« *Le monde est en ordre
Les morts dessous
Les vivants dessus.* »

Ordre souhaitable mais combien précaire puisqu'il suffit que la machine infernale s'ébranle pour que les morts se sentent libres d'envahir le monde des vivants. Personne du reste ne peut rien faire « pour empêcher le déroulement des événements » (p. 47-51). Les vivants finiront bon gré, mal gré, fascinés ou violentés par les suivre et les rejoindre sous terre.

L'originalité d'*Héloïse* à mes yeux, tient à la topographie, au contraste savamment entretenu tout le long du



Photo : Athé

récit, entre le Paris d'aujourd'hui, grouillant de foule mais familier que tout lecteur reconnaît sans difficulté et le Paris insolite, bizarre, ésotérique en un mot, véritable labyrinthe, descente aux lieux infernaux. Pourtant la rive Gauche nous invite et ses rues bien connues nous rassurent au passage ; rue de la Harpe, rue de la Huchette, Place Saint-Michel, le quartier latin et sa faune colorée ;

« . . . autour de la Fontaine (Saint-Michel) où dorment de jeunes drogués, livides et efflanqués ». (p. 102)

Ce court roman qu'il serait peut-être plus exact de nommer nouvelle ou récit, puisqu'il n'a guère plus d'une centaine de pages, est le dernier né d'Anne Hébert. Quelque peu surprenant après des oeuvres aussi complexes que *Kamouraska* ou *Les Enfants du Sabbat*, *Héloïse* pourtant vient s'inscrire dans l'univers hébertien familier, ensemble mythique global, qualifié par A. Thério¹ « du monde de contes de fées avorté » domaine de « la Belle au Bois Dormant ».

Sur la jaquette de l'édition québécoise, est reproduite en partie une oeuvre de Gustave Klimt, du début du siècle, intitulée *Salomé*. Le portrait de Salomé nous prépare à l'apparition d'Héloïse. La Salomé de Klimt et l'Héloïse d'Hébert se ressemblent :

« . . . jeune personne . . . incroyablement belle et pâle, pétrifiée dans son âge. Les yeux sombres remontent vers les tempes » (p. 21).

« Les cheveux noirs, très fins . . . ont un reflet bleu argenté, presque lunaire, qui enchante et qui inquiète » (p. 22). Héloïse tout comme la Salomé de Klimt affectionne le rouge et le noir (p. 97). Mais les deux femmes partagent bien plus qu'une apparence physique et le choix d'un costume suranné. Elles appartiennent, l'une et l'autre, à une longue tradition de femmes dangereuses, de sorcières, d'ensorceleuses, aux représentations mythiques multiples. Elles sont toujours fatales aux mortels qu'elles attirent et séduisent — surtout aux pauvres hommes sans défense devant leur charme irrésistible. Elles fascinent et conduisent leurs victimes inéluctablement vers leur perte.

Salomé, princesse juive de la famille des Hérode, obtint de son beau-père Hérode, à l'instigation de sa mère Hérodiade, la tête de Jean-Baptiste pour prix d'une danse.

Salomé reçoit sa récompense en sang humain ; elle exige que l'on coupe la tête à la victime choisie. Héloïse, vampire des Carpates, installée au Père-Lachaise, aime s'absenter, quitter les morts pendant un certain temps à la recherche d'une victime, en l'occurrence un jeune homme appétissant, Bernard, dont elle boira le sang.

De larges foules s'engouffrent jour et nuit dans les bouches du métro, par nécessité. Car beaucoup de Parisiens partagent « la vieille horreur » dont parle Bernard et ressentent comme lui une gêne. Est-ce seulement à cause de son odeur irrespirable ou ont-ils comme un pressentiment que le Métro est le lieu par excellence des rencontres imprévues et peut-être fatidiques et le lieu de prédilection des morts ?

Héloïse et Bottereau y sont très à l'aise, eux. Ils sont chez eux, ces « coureurs de métro » (p. 70) qui connaissent chaque détail, chaque dédale par cœur . . . « comme les lignes de nos mains » (p. 70). Certaines stations leur appartiennent encore plus totalement, il s'agit bien entendu de Cluny — du Père-Lachaise !

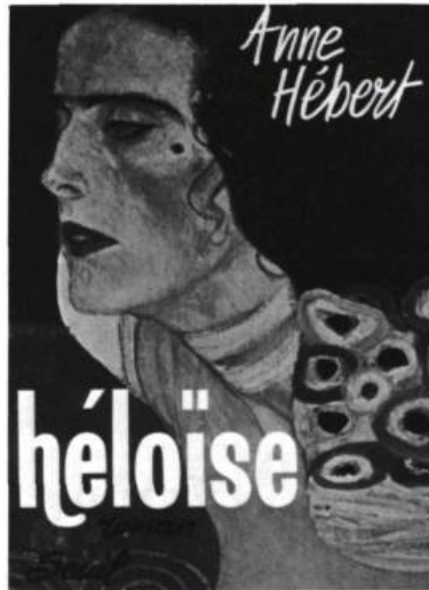
D'autres auteurs, avant Anne Hébert, s'étaient sentis attirés par le métro soit pour son aspect peuplé : (R. Queneau, *Zazie dans le Métro*) soit pour la violence et les agressions qui y ont lieu — surtout dans le métro de New York (A. Robbe-Grillet, *Projet pour une Révolution à New York*). Mais la descente aux Enfers, le côté ésotérique par son traitement est nouveau. Il partage l'oni-risme insufflé au Paris des années 20 par les poètes et artistes surréalistes — je pense à des oeuvres comme *Le Paysan de Paris* d'Aragon et à *Nadja* d'A. Breton.

Nadja, beauté fatale, rencontrée, par hasard dans les rues de Paris, exerce la même fascination irrésistible sur le poète. Nous savons aussi que Bernard, avant d'accepter d'étudier le droit pour éventuellement accomplir les souhaits de sa mère, avait eu des velléités de se consacrer à la poésie. Les rencontres fatales aboutissant à l'amour fou affectent donc plus souvent les poètes que les autres Parisiens. Nadja partage la beauté insolite un peu glacée d'Héloïse. Elle ressemble à l'énigmatique Héloïse.

« . . . Je n'avais jamais vu de tels yeux . . . elle sourit mais très mystérieusement et dirais-je, comme en connaissance de cause. » (p. 72)

(*Nadja*, Livre de poche)

Nadja désirera aussi, mais vainement, entraîner le protagoniste vers une



mort certaine, en lui posant les mains sur le visage alors qu'il conduit une voiture à toute allure sur une route bordée d'arbres.

Le couple Bernard-Christine, les victimes d'Héloïse et de Xavier Bottereau, ne se distingue en rien de milliers d'autres jeunes couples, que l'on aperçoit chaque jour dans le métro. Christine respire la santé et la joie de vivre — Bernard nous apparaît peut-être un peu plus terne mais il n'en apprécie pas moins les qualités physiques et dynamiques de sa fiancée. Ensemble ils aiment rire, se taquiner, se retrouver dans de petits bistros sympathiques où ils goûtent les plaisirs de la table sans dédaigner ceux de l'amour, sous l'oeil attendri du garçon et des autres clients. Ils font des projets d'avenir, ils s'intéressent surtout à eux-mêmes comme tous les amoureux. Ils se préparent à meubler le studio qu'ils viennent de louer pour abriter leur vie future. Pourtant tout ce bonheur solide et rassurant s'évanouit dès le moment précis où Bernard rencontre Héloïse dans le métro. Je n'en dirai pas plus pour laisser aux lecteurs le soin de découvrir par eux-mêmes les vicissitudes qui attendent le jeune couple.

Il serait souhaitable que le fantastique et l'insolite opèrent seuls. S'ils se conjugent agréablement la plupart du temps, il est pénible que la fantaisie qu'ils génèrent soit brusquement interrompue. L'auteur n'a pas confiance en son lecteur ; au cas où il passerait à côté, où il n'aurait pas vraiment compris que les morts sont maintenant

prêts à émerger à la surface. On lui apprend que la Croix-Rouge et Cluny sont des stations de métro fermées au public depuis bien des années (par une note au bas de la page 73). Et pourtant Héloïse entraîne Bernard vers une fête infernale dans « un caveau » dans la rue Gît-le-Coeur ! Un peu plus loin nos vampires, Héloïse et Bottereau regagnent leur repaire à la station Père-Lachaise en « faisant tomber quelques carreaux sur le mur ». Que de précisions inutiles ! Il y a quelques années, Denis Bouchard dans un article concernant les mythes et *Les Enfants du Sabbat*² s'inquiétait des oeuvres futures d'Anne Hébert. « Elle allait désormais danser à la corde entre deux cultures . . . » Mais après *Les Enfants du Sabbat* Denis Bouchard était rassuré : « Il est donc possible de vivre en France et de ne pas renoncer à sa culture, pourtant informelle. »

Je ne suis pas si sûre qu'*Héloïse* n'indique pas une certaine « distanciation », un éloignement envers le Québec. Un lecteur francophone non averti ne pourrait jamais déduire qu'Anne Hébert est un des écrivains les plus originaux du Québec, après la seule lecture d'*Héloïse* parmi toutes ses oeuvres. Bien sûr je ne souhaite pas que les écrivains québécois se limitent à un régionalisme que Français et francophones apprécient pour son exotisme. Mais je demeure convaincue qu'ils ont des conditions historiques, géographiques, culturelles uniques, et qu'il serait dommage et regrettable que le grand rouleau compresseur centralisateur parisien supprime cette originalité. Être anonyme n'est pas nécessairement atteindre l'universel. Peut-être que l'offre de tante Marthe (p. 57) de faire un petit tour du Canada comme voyage de noces, offre du reste refusée par Bernard — devrait être reprise par Anne Hébert et je suggérerais un petit tour du Québec !

1. *La Maison de la belle et du prince, ou l'enfer dans l'oeuvre romanesque d'Anne Hébert*, Livres et auteurs québécois 1971 (pp. 274-284) par Adrien Thério.
2. *Les Enfants du Sabbat d'Anne Hébert : l'enveloppe des mythes*, Voix et Images 1976 (pp. 374-386) par Denis Bouchard.